

Jowisz i Wenus

Marcin Kurek

🔗 <https://carnets-poediles.pergola-publications.fr/index.php?id=293>

Référence électronique

Marcin Kurek, « Jowisz i Wenus », *Carnets de Poédiles* [En ligne], Babel, mis en ligne le 02 février 2024, consulté le 31 mars 2024. URL : <https://carnets-poediles.pergola-publications.fr/index.php?id=293>

Droits d'auteur

Licence Creative Commons – Attribution 4.0 International – CC BY 4.0

Jowisz i Wenus

Marcin Kurek

TEXTE

Jowisz i Wenus

Trzy tygodnie przed końcem zimy
świat hojnie wyzbywa się znaków,
jak ten świetlisty środek dnia,
tak rzadki o tej porze roku,
życia, dnia. Tak jasny, że chciałoby się
odwrócić i odejść w dół,
na północ, wciąż bardziej w dół,
z miasta w uspiione łęgi i dalej,
jeszcze dalej przez otwarte łąki
i koryta rzek, aż do morza.

A potem? Potem znowu w dół,
po mokrym piasku, w butach,
nabierając w kieszenie i usta,
mdłej, lodowatej wody, aż na dno.

Ale nie dziś. Dziś, w zastępstwie
wody, trzy tygodnie przed kresem
zimy, ciche powietrze, piękne,
zbyt piękne jak na tę szerokość,
rozwiesza przed nami
koronki znaków nanizane
na włócznie światła. Na skwerze
pierwsze ogniki forsycji wychynęły
ze ściśniętych pąków jak paluszek
dziecka, które zgłasza się
po dokładkę deseru. Wyraźne
wołanie kota w gąszczu
jodły, cichnące nagle,
gdy przystajesz, by wypatrzeć go

wśród gałęzi. Za rogiem jesion,
na nim żwawe stado sójek,
które zwykle dokazują w parach,
nawołując się głośno z drzewa
na drzewo, a te tutaj, dziwaczne
– próbujesz zliczyć gromadę –

świergocą, skrzeczą, miauczą,
stroszą czoła, chcąc kogoś
wypłoszyć. Czyżby nas?

Skrywamy się w lesie.

W poprzek ścieżki pień dębu,
który nie zniósł własnej wielkości.

Musiał upaść w tę wietrzną noc,
gdy lecieliśmy do Palermo albo

w ten śnieżny dzień kiedyśmy
stamtąd wracali. Zębina drewna

zbielała na wiór, przy pękniętym
korzeniu sportowa bluza jakby

ktoś próbował w nim zamieszkać.

Rósł tu wcześniej? Był, stał otoczony

przez buki jak niewidzialny
maszt teleskopu, a teraz leży

bez ruchu wyczekując wiosennej,
miękkiej ściółki. Ale świat

wciąż jest pełen znaków. Za lasem,
na Drodze Richtera, w rowie

zauważasz białą głowę z dwiema
czarnymi pręgami, ale mijasz ją,

z myślą, że to niedorzeczne.

W pierwszym błysku wzrok

rozmazuje obraz w niewyraźny

kształt – jutowy worek, kamień,

bruzda szarego błota – ale po

ułamku wraca odbity z głębi

tęczówki złożony w gwałtowną
całość, jak na straganie rzeźnika:

głowa i odrąbany kręgosłup,

żółte kości, zaciśnięte oczy,

na wpół otwarty pysk i białe kły.

Bóbr? Szop pracz, o którym

tylko ostatnio? Kolory sierści

prowadzą cię do celu. To borsuczy
 łeb. Kto go zabił? Odciął?
Odgryzł? Psy? Wilki?
 Ludzie? Przed zmierzchem
jego wspomnienie nie chce
 odejść, czarne pręgi lśnią
do wewnątrz jak te dwie jasne
 gwiazdy nisko na zachodnim
niebie, ponad rudą smugą
 za horyzontem dachów, jedna
jaśniejsza od drugiej, jedna
 nieco wyżej niż druga,
jak huśtawka, albo waga,
 lśniące niespodziewanie, żywo.
Nie znasz takiej koniunkcji ciał,
 choć zdarza się każdego roku,
ale tym razem szczególnie czuła.
 I ta skala złudzenia: sześćset
milionów kilometrów pustki,
 co rozdziela srebrne elipsy.
Afrodyto, Uranio, Gwiazdo
 Zaranna, nie módl się za nami.
Świat jest pełen znaków,
 które nie niosą żadnego znaczenia.
Mówić o nieoczywistym
 w niejasny sposób,
to jak szukać zarośniętej

dawno ścieżki, w nocy,
pod śniegiem. Znaczenie jest ukryte

albo go brak, co na jedno wychodzi.
Czy to zapowiedź? Groźba?

Chwilowy wgląd w inny porządek
życia? Puste dno martwego oka.
 Świat, któremu kilka czystych
wersów nadaje jakiś sens.

Może to.

Jupiter et Vénus

Trois semaines avant la fin de l'hiver,
le monde se dépouille généreusement de ses signes,
comme ce brillant milieu du jour,
si rare, en cette saison de l'année,
de vie, de jour. Si lumineux qu'on aurait envie
de se retourner et de s'éloigner vers le bas,
vers le nord, toujours plus bas,
quittant la ville pour les méandres endormis et au-delà,
encore plus loin à travers les prairies ouvertes
et les cours des rivières, jusqu'à la mer.

Et ensuite ? Ensuite à nouveau vers le bas,
sur le sable humide, avec des chaussures,
en remplissant ses poches et sa bouche
d'une eau fade et glacée, jusqu'au fond.

Mais pas aujourd'hui. En guise d'eau,
aujourd'hui, trois semaines avant la fin
de l'hiver, l'air calme, beau,
trop beau pour cette latitude,
déployant devant nous
des dentelles de signes enfilés
sur des lances de lumière. Sur l'esplanade,
les premières lueurs des forsythias surgissent
des bourgeons serrés, tels des doigts
d'enfant, réclamant
un supplément de dessert. L'appel
distinct d'un chat dans le fouillis
d'un sapin, soudain s'éteint
lorsque vous vous arrêtez pour l'observer
parmi les branches. Au coin de la rue, un frêne,
sur lequel s'agitent un groupe animé de geais,
qui habituellement jacassent par paires,
se lançant des appels d'arbre

en arbre, mais ici, bizarrement,
– vous essayez de compter la bande –
ils gazouillent, strident, miaulent,
hérissant leur front, cherchant à effrayer
quelqu'un. Serait-ce nous ?

Nous nous cachons dans la forêt.

En travers du sentier, un tronc de chêne
qui ne supportait pas sa propre grandeur.

Il a dû tomber dans cette nuit venteuse
alors que nous nous envolions vers Palerme ou
ce jour enneigé où nous revenions
de là-bas. L'écorce du bois

blanchi en copeaux, près de la racine
fissurée une veste de sport comme
si quelqu'un avait tenté d'y habiter.

Était-il là auparavant ? Il était, debout, entouré
par les hêtres tel un mât

de télescope invisible, et maintenant il gît
sans mouvement, attendant le tapis
printanier et doux. Mais le monde

est toujours plein de signes. Derrière le bois,
sur la Route de Richter, dans le fossé,

vous remarquez une tête blanche avec deux
bandes noires, mais vous la dépassez,
pensant que c'est absurde.

Au premier coup d'œil, votre regard

brouille l'image en une forme
floue – un sac en toile, une pierre,
une ornière de boue grise – mais

en une fraction de seconde, il revient reflété

de la profondeur de l'iris, formant une unité
violente, telle, étalée sur l'étal d'un boucher,

une tête et une colonne vertébrale tranchée,
des os jaunes, des yeux fermement clos,

la gueule à moitié ouverte et des crocs blancs.

Un castor ? Un raton laveur, dont

on parle tant dernièrement ? Les couleurs
du pelage vous mènent à la vérité. C'est la tête
d'un blaireau. Qui l'a tué ? Découpé ?

Déchiré ? Des chiens ? Des loups ?
Des humains ? Avant le crépuscule,
son souvenir refuse de
s'effacer, les rayures noires brillent
en elles-mêmes comme les deux étoiles
lumineuses, basses dans le ciel
de l'ouest, au-dessus de la bande
rousse derrière l'horizon des toits, l'une
plus brillante que l'autre, légèrement
plus haute que l'autre,
comme une balançoire, ou une balance,
brillant soudainement, intensément.
Tu ne connais pas une telle conjonction de corps,
bien qu'elle se produise chaque année,
mais cette fois-ci, elle est particulièrement sensible.
Et cette échelle d'illusion : six cents
millions de kilomètres de vide,
séparant les ellipses argentées.
Aphrodite, Uranie, Étoile
de l'Aube, ne prie pas pour nous !
Le monde est plein de signes,
qui n'ont aucune signification.
Parler de l'évident
d'une manière floue,
c'est comme chercher un chemin
envahi, la nuit,
sous la neige. La signification est cachée
ou absente, c'est tout un.
Est-ce une annonce ? Une menace ?
Une vue momentanée dans un autre ordre
de vie ? Le fond vide d'un œil mort.
Un monde auquel quelques vers
purs donnent un certain sens.
Peut-être cela.

AUTEUR

Marcin Kurek

Marcin Kurek (né en 1970), poète, traducteur et essayiste polonais. Il a publié trois recueils de poésie, dont le long poème « Oleander » (2010) a reçu le prestigieux Prix Kościelski (Genève) et a été traduit en espagnol (Bartleby Editores), en tchèque (Triada) et, par fragments, en français (Sicania). En tant que traducteur, il a publié neuf livres, dont des œuvres d'Emmanuel Hocquard, Juan Gelman, Joan Brossa, Pablo García Casado et Saint Jean de la Croix. Il est professeur à l'Université de Wrocław. Ses recherches portent sur la relation entre la poésie et les arts visuels. Le poème « Jupiter et Vénus » fera partie de son prochain livre.